

L'historien régional

Volume 3, numéro 3 Été 2003

Gratuit

Vivre en prison au XIX^e siècle

Au milieu du XIX^e siècle, la centralisation des établissements judiciaires à Montréal, Québec, Trois-Rivières et Sherbrooke répond de plus en plus difficilement aux besoins d'une population croissante et laisse libre cours à la fraude et à la contrebande dans les régions éloignées, tels les Cantons-de-l'Est. L'Acte judiciaire du Canada de 1857, préparé par

George Étienne Cartier, veut remédier à cette situation par la création de douze nouveaux districts judiciaires, dont celui de Bedford qui couvre les comtés de Brome, de Missisquoi et de Shefford, faisant de la décennie 1857-1866 la

grande période de construction des palais de justice et des prisons au Québec avec 14 réalisations. Afin de rationaliser la construction simultanée d'un aussi grand nombre de palais de justice-prison, l'ingénieur en chef du

département des Travaux publics, Frederick Preston Rubidge, s'inspire du palais de justice d'Aylmer, construit vers 1845, pour élaborer une série de plans uniformes.

À l'instar des autres prisons construites simultanément dans l'ensemble du Québec, la prison de Sweetsburg (Cowansville), un imposant édifice en pierre de taille qui s'élève sur trois étages, comporte huit cellules doubles et huit cellules simples, une salle de jour à chaque étage supérieur et deux salles de jour au rez-de-chaussée. Par souci d'économie, les services pénitentiaires sont maintenus à leur plus simple expression, aucun espace n'étant destiné aux salles de bains, à l'infirmerie, la chapelle et aux ateliers. La construction du nouveau palais de justice-prison de Cowansville, qui débute en 1859 et se

termine en 1862, coûtera 27 280 \$ au trésor public.

Pendant un siècle, la prison de Cowansville a accueilli en ses murs les hommes, les femmes et les enfants ayant été reconnus coupables de délits mineurs – vol, fraude, vandalisme, voies de fait – commis sur le territoire du district de Bedford. En raison de sa proximité avec la frontière américaine, la prison de Cowansville était l'une des plus peuplées de la province.

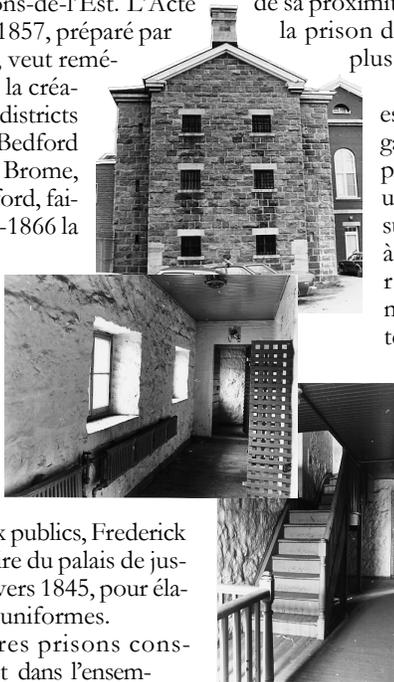
La surveillance de la prison est généralement assurée par un gardien de prison, qui réside sur place avec sa famille, ainsi que par un guichetier qui a pour rôle de surveiller les entrées et les sorties à la porte de la geôle. Il n'est pas rare, d'ailleurs, de voir une même personne occuper le poste de gardien de prison pendant

plus de 35 ans, aidée de ses enfants et de ses petits-enfants. Les salaires des employés carcéraux, qui s'élèvent à 200 \$ par année en 1869 pour le gardien de prison et à 90 \$ pour le guichetier, ne connaissent aucune augmentation jusqu'au XX^e siècle.

La vie carcérale s'écoule au rythme des saisons, les journées se déroulant de 5 h à 20 h durant la période estivale, et de

7 h à 18 h au cours de l'hiver. La présence des hommes et des femmes dans les mêmes espaces de détention fait partie de la vie quotidienne, au même titre que la cohabitation des personnes aliénées avec l'ensemble des prisonniers. Cette réalité ne s'applique toutefois pas aux enfants emprisonnés pour certains méfaits, comme l'obstruction d'une voie ferrée ou le vol, les inspecteurs de prisons recommandant généralement de les séparer des autres détenus. (À suivre)

Chantal Lefebvre



(Chaire de recherche du Canada sur le patrimoine urbain)

Un zoo parmi nous

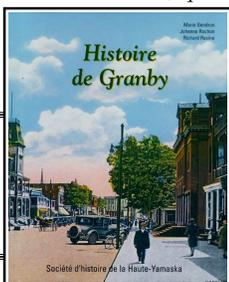
Depuis un demi-siècle, les gens de Granby cohabitent avec une ménagerie composée de près d'un millier de spécimens, dont des lions, des éléphants, des singes et des girafes, parmi d'autres espèces exotiques. Cette familiarité entre les hommes et les bêtes, ce partage d'un espace de vie commun, comporte cependant le désavantage de banaliser une relation que d'aucuns n'hésitent pas à qualifier d'extraordinaire. De manière opportune, le cinquantième anniversaire de la Société zoologique de Granby (1953-2003) offre l'occasion aux Granbyens de renouer avec leur zoo, et d'en apprendre un peu plus sur l'importance qu'il a eue dans l'histoire de leur ville.

Pour trouver la date exacte de la naissance du zoo de Granby, il faut remonter au 4 juin 1945, au moment où une proposition du maire Horace Boivin au conseil municipal fait du parc Avery le refuge de quelques spécimens de la faune régionale. Le geste du maire, loin d'être unique, s'inscrit dans un mouvement qui s'étend à toute l'Amérique du Nord. En effet, aux États-Unis seulement, 150 jardins zoologiques avaient été créés après la Première Guerre mondiale.

Géré au départ par un comité de bénévoles de la Chambre de commerce des jeunes, le zoo de Granby présente, dès 1946, une douzaine de grands mammifères de la faune canadienne à une population qui en ignore presque tout. Toutefois, l'inexpérience des administrateurs et la méconnaissance des exigences de la garde d'animaux sauvages en milieu fermé portent bientôt ombrage au succès populaire grandissant de l'entreprise. C'est précisément pour tenter de mettre fin aux problèmes qui ont affligé les premières années d'existence du zoo qu'a été formée la Société zoologique de Granby, en 1953.

L'arrivée massive de la télévision dans les foyers coïncide avec la création de la Société zoologique; l'une comme l'autre trouvant des avantages à collaborer. Les émissions tournées

Suite page 2



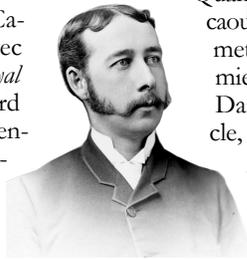
Histoire de Granby, un volume de 512 pages agrémenté d'autant de photographies des lieux, des institutions, des entreprises et surtout des hommes et des femmes qui ont fait Granby.

On peut se procurer le volume, au prix de 45 \$, à la Société d'histoire de la Haute-Yamaska, au 135 rue Principale à Granby, par envoi postal et dans les librairies de Granby.

La dentisterie au XIX^e siècle

La dentisterie, telle qu'elle est pratiquée dans la première moitié du XIX^e siècle, n'est en soi guère différente de celle du Moyen Âge : les affections dentaires ne sont diagnostiquées le plus souvent que par les douleurs qu'elles provoquent et l'extraction dans la souffrance demeure à peu près le seul choix thérapeutique. Jusque vers 1850, les malades ont recours à des individus aux compétences inégales pour soigner leurs maux. Parmi eux, on trouve les « saigneurs et arracheurs de dents¹ » et leurs apprentis, les médecins ou apothicaires, mais aussi les autodidactes, les maréchaux-ferrants, les charlatans et les guérisseurs peu ou mal formés qui parcourent villes et campagnes en prenant soin de ne pas séjourner trop longtemps au même endroit.

La seconde moitié du XIX^e siècle permet de régulariser la profession par le contrôle de la formation et de l'expertise du praticien, le tout pour le plus grand bénéfice des malades. En Amérique, la première véritable école dentaire est fondée à Baltimore (*Baltimore College of Dental Surgery*) en 1840. Il faudra toutefois attendre 1875 avant que le Canada imite ses voisins du sud avec la fondation, à Toronto, du *Royal College of Dental Surgeons*. Harvard offre le doctorat en médecine dentaire depuis 1867 et Toronto depuis 1888. Au Québec, on ouvre une école en 1892 à Montréal qui s'affilie, en 1896, à l'Université Bishop de Lennoxville.



Alexander A. Graham
dentiste à Granby de 1883 à 1930.

Cette école est dissoute en 1905 et la formation est alors reprise par l'Université McGill et la succursale de l'Université Laval à Montréal (future Université de Montréal).

Ce mouvement académique s'inscrit dans les bouleversements créés par la révolution industrielle qui permet de grandes avancées dans les domaines scientifiques et médicaux. Grâce

au développement de nouveaux instruments, matériaux et équipements, de même qu'à des découvertes médicales telles l'asepsie et l'anesthésie, les procédures techniques et les traitements se raffinent, au grand bénéfice du patient. Au milieu du XIX^e siècle, on découvre l'oxyde d'azote et l'éther, deux gaz anesthésiants qui éliminent la douleur lors des traitements. De même, les découvertes de



Résidence de Newell Fisk,
rue Foster, à Waterloo.

Lister et de Pasteur sur la contamination bactérienne développent les concepts de désinfection et de stérilisation qui améliorent le taux de guérison.

Quant à l'invention de la vulcanisation (du caoutchouc) par Charles Goodyear, elle permet la confection de prothèses dentaires mieux adaptées aux personnes édentées. Dans les dernières décennies du XIX^e siècle, les inventions se multiplient et les progrès vont en s'accéléralant ; à l'aube du XX^e siècle, on retrouve déjà le prototype de l'actuel cabinet dentaire, la complexification et la lourdeur de l'équipement nécessaire à l'exercice de l'art dentaire ayant conduit à la sédentarisation de la profession.

L'information concernant ceux qui exercent le métier de dentiste dans les Cantons-de-l'Est au XIX^e siècle est très fragmentaire ; elle témoigne néanmoins de l'évolution de la profession. Ainsi, les annonces recueillies dans les journaux locaux semblent indiquer que les dentistes sont, jusqu'au début des années 1870,



NEWELL FISK, D.S.
SURGEON & MECHANICAL DENTIST.

Office and Residence—First House above
the "Bank Building,"
WATERLOO, P.Q.
Nitrous-Oxide Gas for Painless Extraction
of Teeth.

Waterloo Advertiser, 19 janvier 1872

les professionnels de la santé dont la mobilité est la plus grande². Au cours des trois décennies suivantes, on remarque un mouvement de sédentarisation alors que sur les six dentistes recensés de la région, quatre s'établissent à Waterloo, chef-lieu économique et démographique à cette époque, un à Granby et un dans le canton de Shefford³. Tous sont anglophones et leur formation est variée, un ayant étudié au Vermont, l'autre à Toronto et un troisième à Montréal, comme apprenti. Soulignons enfin que dès les années 1860, certains d'entre eux sont au fait des dernières innovations dans le domaine dentaire : ils recommandent des mesures d'hygiène et de prévention, font usage de matériaux obturateurs pour les dents, fabriquent des prothèses pour les édentés et utilisent même l'anesthésie⁴.

René Beaudin, dmd

1. Incorporés au XIII^e siècle et identifiés jusque vers 1750 comme « chirurgiens-barbiers », ils sont les précurseurs de ceux que l'on désignera après 1840 comme dentistes. Au Canada, en 1791, sur une population de 130 000 habitants, on répertorie 9 « saigneurs et arracheurs de dents » ; en 1858, on en compte 49 sur environ 3 millions de personnes et, en 1900, il y a 1300 dentistes pour 5,5 millions de Canadiens.

2. Annonces de dentistes de passage à Granby : A. A. Knowlton en 1860 et 1863 ; Dr Walton en 1863 ; N. Fisk en 1864.

3. Waterloo : N. Fisk, A. A. Knowlton, J. McLean, J.H. Symons. Granby : A. A. Graham. Canton de Shefford : C. L. Brown.

4. Voir annonces de Newell Fisk, dentiste à Waterloo, 1867 et 1880.

(Un zoo...)

sur le site du zoo permettent aux diffuseurs d'offrir une part d'exotisme à leurs téléspectateurs, alors que Granby profite de la tribune télévisuelle pour se faire connaître sur la scène nationale. Cette collaboration donnera naissance au concept des animaux vedettes, avec l'éléphant Ambika, le chimpanzé Gustave et le gorille Mumba comme têtes d'affiche.

Dès 1954, les administrateurs de la Société zoologique se détachent de la formule « musée vivant » en confiant à l'architecte Paul O. Trépanier le mandat de créer un environnement mieux adapté aux besoins des animaux. Les plans de ce dernier prévoient, entre autres innovations, des enclos plus vastes pour les grands mammifères et des cages spacieuses pour les primates, dans un environnement paysager qui intègre des éléments

décoratifs et une aire d'amusement pour les visiteurs venus se divertir en famille.

Au fur et à mesure que de nouvelles installations s'ajoutent, un important volet éducatif prend forme. Des panneaux explicatifs sont placés devant chaque espèce et le personnel est désormais mieux informé des conditions de vie et des mœurs des animaux dont il a la garde. Cette démarche évoluera vers la création du département de l'éducation, en 1985, qu'on logera dans le pavillon Horace-Boivin une décennie plus tard.

Bientôt, ce qui ressort des fréquentes relations que les administrateurs du zoo de Granby entretiennent avec leurs collègues américains ou européens les incite à développer un volet « conservation et protection des espèces ». Dans cette foulée, la science fait officiellement son entrée au

zoo de Granby à la fin de 1978, avec l'engagement d'un vétérinaire sur une base permanente. L'organisme participe depuis sans relâche à la préservation génétique des espèces, une démarche qui se reflète dans la formation de spécialistes des animaux exotiques et dans des aménagements plus respectueux des spécimens.

En emboitant le pas aux grands jardins zoologiques du monde, le zoo de Granby s'inscrit dans la poursuite d'une tradition amorcée il y a plusieurs millénaires, alors qu'un empereur chinois organisait un immense jardin d'animaux qu'il baptisait du nom de « parc de l'Intelligence ». À l'occasion des célébrations du cinquantième anniversaire de la Société zoologique de Granby, sachons être dignes d'un aussi noble héritage.

Richard Racine

De vrais totems amérindiens au zoo !

C'est en 1956 et 1968 que le Jardin zoologique de Granby, l'une des destinations touristiques nationales les plus populaires de l'époque, obtient les deux totems amérindiens qui font aujourd'hui sa fierté. Dons de Benjamin W. Ball, président de Cemco Switchgear Ltd, connue plus tard sous la raison sociale de FPE Pioneer Electric, les deux mâts totémiques, réalisés à la demande de monsieur Ball lui-même, sont l'œuvre du maître sculpteur Simon Charlie, personnage notoire de la communauté cowichan de Colombie-Britannique. Cette dernière est la plus grande communauté de la nation salish du littoral, qui occupe une large partie de la côte est de l'île de Vancouver et du littoral opposé. Les Salish sont d'excellents menuisiers qui ont su tirer profit du cèdre rouge, un conifère résistant à la moisissure. Les totems qu'ils fabriquent peuvent être répartis en quatre groupes : commémoratifs, mortuaires, familiaux et utilitaires, dans ce cas comme piliers d'intérieur afin de soutenir la charpente des maisons. Pour les Salish, le totem sert tout autant à préserver certains récits historiques qu'à raconter l'histoire d'un clan ou d'une famille. On dit que l'art totémique est le mode de représentation héraldique le plus célèbre.

En Amérique du Nord, seulement six nations s'adonnent à l'art totémique. Chez les communautés du nord-ouest de la côte du Pacifique, l'oiseau tonnerre, l'aigle, le corbeau,

l'ours, le castor, le loup, l'épaulard et la grenouille sont les figures symboliques les plus fréquentes. D'une nation à l'autre, cependant, les légendes et la signification des animaux représentés peuvent varier légèrement. Les symboles animaliers les plus courants figurent sur les totems salish du Jardin zoologique.

L'oiseau tonnerre est sans contredit l'un des emblèmes les plus communs parmi les Amérindiens de la côte nord-ouest. Toujours représenté avec les ailes déployées, il joue un rôle d'esprit protecteur parmi toutes les tribus, même si les légendes le concernant diffèrent. L'oiseau tonnerre donne des conseils avisés et protège des démons et de la malchance. L'aigle, qu'on reconnaît sur les totems à son bec très recourbé, similaire à celui de l'oiseau

tonnerre, est une autre figure coutumière dans les croyances amérindiennes. Comme c'est l'oiseau qui vole le plus haut, les Amérindiens croient qu'il communique leurs pensées au Créateur et qu'il est en liaison avec le Grand Esprit. Quant au corbeau, dont le bec est beaucoup plus droit, certains peuples le considèrent comme un porteur de magie, alors que pour d'autres il présage la mort. Ce grand oiseau noir, si typique des paysages canadiens, aiderait aussi à changer d'état de conscience et à écouter sa voie intérieure. L'ours, il va sans dire, représente la force de l'âme et le pouvoir d'introspection ; tout comme le castor, il porte les oreilles sur le dessus de la tête, ce qui rend parfois difficile leur identification sur le totem. Or, avec un peu d'attention, on arrive à identifier le castor grâce à ses incisives. Finalement, parce qu'il vit en meute et qu'il est fidèle toute sa vie à sa compagne, le loup symbolise la loyauté et la fidélité.



1956



1968

tonnerre, est une autre figure coutumière dans les croyances amérindiennes.

(Fonds Société zoologique de Granby)

Marie-Christine Bonneau

Le conseil d'administration



2003
Chantal Lefebvre, René Beaudin, Josée Audette, Gilles A. Baron, Francine Ruel, Luc Racine, Pierre Gignac

L'assemblée annuelle de la Société d'histoire de la Haute-Yamaska (SHHY) s'est déroulée à la fin d'avril. Des sept membres du conseil d'administration, cinq ont vu leur mandat renouvelé et deux nouveaux membres se sont joints à l'équipe, soit Chantal Lefebvre, une spécialiste de l'histoire architecturale et patrimoniale, et Luc Racine, que tous connaissent à Granby pour son implication sociale et communautaire. Est-il besoin de souligner que c'est ce dernier qui a hérité de la direction du nouveau comité de recrutement mis sur pied par la SHHY ? C'est avec tristesse, cependant, que l'assemblée a appris le départ de Julie Leblanc et de Claire Roy qui, après plusieurs années de loyaux services, ont préféré céder la place à la relève. Le nouveau conseil d'administration de la SHHY se compose ainsi de Gilles A. Baron à la présidence, de René Beaudin à la vice-présidence, de Pierre Gignac à la trésorerie, de Josée Audette au poste de secrétaire, de Francine Ruel à la généalogie et, enfin, de Luc Racine et de Chantal Lefebvre, administrateurs.

J. R.

La guerre 1914 - 1918 et Granby.

C'est porté par un vent d'optimisme que le Canada s'engage aux côtés de l'Angleterre au cours de la Première Guerre mondiale (1914-1918). Ainsi, en septembre 1914, pour marquer le début du conflit, les façades de presque tous les commerces de Granby sont décorées avec des drapeaux de la France et de l'Angleterre; les « couleurs nationales fleurissent les boutonnières de tous les passants », nous dit le *Journal de Waterloo*. Mais l'opiniâtreté des Allemands allait changer le parcours du conflit et plonger les Alliés dans l'un des cauchemars les plus funestes qu'ait connus jusque-là l'humanité. Pour la première fois, grâce à l'évolution technologique et industrielle récente, les nations disposent d'un arsenal extraordinaire pour propager la mort : canons à longue portée, gaz, lance-flammes, avions, chars, entre autres engins de destruction. Dans ce carnage

qui emporte 13 millions de personnes en cinq ans, le tribut du Canada s'établit à plus de 60 000 hommes, dont 17 sont de Granby. Le premier granbyen à perdre la vie sur les champs de bataille est le sergent Olsen, tué en France le 3 juin 1915. Quant au soldat Armand Beauvais, dont le père, Damase, opère une boutique de barbier sur la rue Principale, il est fauché par l'ennemi au printemps de 1917 lors de l'assaut de la crête de Vimy, sans conteste la plus grande victoire canadienne de la Première Guerre mondiale.



Mario Gendron

Éric Graham, de Granby

L'historien régional

Bulletin de la
Société d'histoire de la Haute-Yamaska
135, rue Principale
Granby (Québec) J2G 2V1
Téléphone : (450) 372-4500
Télécopieur : (450) 372-9904
Site Internet : <http://www.shby.org>

Généalogie

La généalogie est un loisir culturel en pleine expansion au Québec. L'engouement pour la recherche des ancêtres et la quête des origines semble d'ailleurs s'accroître au rythme du vieillissement de la population, tant il est vrai qu'une personne qui avance en âge est plus encline à interroger son passé. Il y a cependant bien des manières de l'interroger, ce passé personnel. Alors que plusieurs généalogistes établissent leur ascendance en ligne directe, et que d'autres ratissent large dans les parentés collatérales, un troisième groupe cherche à tout connaître sur la vie de ses prédécesseurs. Mais peu importe son objectif, le généalogiste saura trouver à la Société d'histoire de la Haute-Yamaska (SHHY) les ressources techniques et humaines nécessaires pour l'atteindre.

En effet, la SHHY offre en première ligne un service de généalogie générale, avec les répertoires des mariages catholiques du Québec, de provinces Canadiennes et du Nord-est américain comme outils traditionnels, auxquels il faut maintenant ajouter l'index consolidé des mariages et décès du Québec du ministère de la Santé et des Services sociaux et de l'Institut de la statistique du Québec et le PRDH (1629 - 1799). Elle offre aussi une documentation abondante et diverse pour quiconque s'intéresse à l'histoire des familles de chez nous (répertoires des baptêmes-mariages-sépultures pour plusieurs paroisses de la région, greffes des notaires, recensements nominatifs, anciens cadastres, etc.)

M. G.

Azilda Gouzy et Antoine Ducharme



(Collection Gilles Guertin)

Antoine Ducharme, né le 13 mars 1863 à Sainte-Cécile-de-Milton, fils de François Tétreault, dit Ducharme, et de Aurélie Decelle, demeura sur une ferme sise sur le lot 15 du Neuvième Rang de Granby.

Antoine épouse Azilda Gouzy, le 6 juillet 1886, en l'église Notre-Dame de Granby. Azilda, née le 10 novembre 1862, est la fille de Nazaire Gouzy et de Zoé Nadeau. C'est à Granby que naquirent et furent baptisés les 12 enfants de ce couple ; quatre décédèrent à la naissance ou en bas âge, trois se marièrent aux États-Unis : Vermont, Rhodes Island et New Hampshire ; trois autres se marièrent à Mansonville et un à Montréal ; de ces enfants, il en reste un dont on sait peu de choses et qui aurait vécu aux États-Unis.

Richard et Vitalis, deux des enfants d'Antoine, habitèrent Granby. Richard épousa Émilienne Marcil le 1^{er} juin 1926 à Central Falls Rhodes Island. En 1942, il décida de revenir au Canada et choisit de demeurer à Granby sur la rue Court. Richard travailla à l'emploi de l'Imperial Tobacco durant plusieurs années.

Vitalis, le plus jeune, épousa à Troy Vermont, le 6 septembre 1937, Jeannette

te Sainte-Marie, fille de Théophile et de Rose-Emma Lajeunesse. Il fut cultivateur sur une ferme à Mansonville durant quelques années. En 1942, quelques mois après son frère Richard, il quitta la ferme et déménagea aussi à Granby, angle Boivin et Montcalm. Il fut à l'emploi de l'Hôtel Granby, de l'Esmond Mills et de la Montrose. De cette union naquit une fille, Mariette, qui épousa Gilles Guertin.

Après avoir quitté la ferme, Antoine Ducharme et son épouse, Azilda Gouzy, se retrouvent sur l'avenue du Parc à Granby, comme rentiers. Le 27 avril 1948, Azilda décède à Granby, suivie le 15 septembre 1948 par Antoine.

Le surnom de Ducharme vient de Joseph-Marie Tétreault, dit Ducharme ; il fut le seul des neuf enfants de la famille de Louis Tétreault à porter ce surnom. Louis est le premier ancêtre de tous les Tétreault du Canada, il est le fils de Mathurin Tétreault et de Marie Bernard demeurant à Saint-Martin-de-Loin, dans la région du Poitiers, au Poitou. Louis épousa Nathalie Landreau le 9 juin 1663 à Trois-Rivières.

Gilles Guertin

Vive la mariée!

La mode vestimentaire de la mariée au cours du XX^e siècle. À voir dans la vitrine de la Société d'histoire.



Nouvelles brèves

- M. Paul-O. Trépanier, maire de Granby de 1964 à 1969 et de 1973 à 1985, a poursuivi le versement de nouveaux documents à son fonds d'archives, déjà fort volumineux et riche en information sur une période agitée de l'histoire de Granby et du Québec. Il joint aux documents plusieurs cadeaux souvenirs reçus lors de ses visites officielles dans certaines des villes jumelées à Granby (Windsor en Ontario, Coventry en Angleterre, Saint-Étienne en France, Ancona en Italie, Joal Fadiouth au Sénégal, Hammamif en Tunisie, Marrakach au Maroc, Bokito au Cameroun, Rayne aux États-Unis et Thun en Suisse). De plus, M. Trépa-



Paul-O Trépanier

nier nous a fait don de quelques livres rares et très controversés à l'époque de leur publication : *Refus global* et *Projections libérantes* de Paul-Émile Borduas et *La vierge incendiée* de Paul-Marie Lapointe. Le fonds d'archives de M. Trépanier compte aujourd'hui 20 mètres linéaires de documents.

- La réforme du code civil, ça vous dit quelque chose ? M. le juge Jean

Marquis, après avoir siégé au comité chargé de revoir en profondeur le code civil du Québec, dont les dernières modifications remontaient à 1965, a déposé au service d'archives tous les documents relatifs au gigantesque travail ; il s'agit d'une masse documentaire de près de 3 mètres.

- L'ensemble des citoyens est de plus en plus préoccupé par le sort des espèces menacées. Tout récemment, c'est sur le cas de la vache canadienne que s'est penchée Radio-Canada, dans le cadre de l'émission *La Semaine verte*. Pour l'occasion, le fonds des bovins canadiens conservé dans les voûtes de la Société d'histoire de la Haute-Yamaska a été mis à contribution, un caméraman de la société d'État venant à Granby filmer les documents d'archives et les photographies nécessaires à la réalisation de la partie historique du reportage. Le résultat ? Un impressionnant tableau sur la race patrimoniale du Québec, qui ne compte plus que quelques centaines de sujets.

Johanne Rochon